

Les faits cités dans ce livre sont réels.
Les personnages et leur histoire sont fictifs,
afin de servir la trame romanesque de l'histoire.

« On dit que la médecine ne fait pas de progrès. Sottises !
Elle invente encore plus de maladies que de remèdes. »
H. de Villemessant (1810-1879)

« Le système médical
fait partie intégrante de notre société,
comme la politique ou la finance.
Nous avons la société que nous méritons.
Nous pouvons en changer. »
Fabien Rodhain

Avant-propos

L'ouvrage que vous avez dans les mains est le premier d'une collection que nous espérons pleine de vie : les romans à clefs.

Il est communément admis que le cerveau humain se compose de deux hémisphères : à gauche le rationnel, le yang, plutôt masculin ; à droite le siège de l'intuition, du yin, plutôt féminin. Bien sûr, tous deux sont présents en chaque être, mais nous avons généralement une préférence. Traditionnellement, les ouvrages s'adressent soit à un hémisphère, soit à l'autre. Pour prendre des exemples frappants, un guide théorique ou une démonstration scientifique s'adressent à l'hémisphère gauche, quand un conte ou une chanson interpellent l'hémisphère droit.

De fait, nous savons depuis longtemps qu'il est particulièrement puissant d'adresser les deux hémisphères. Telle est l'ambition de cet ouvrage, dont les deux parties s'éclairent mutuellement : un roman à part entière, suivi de son *livre des clefs*, qui vous propose des décodages pragmatiques s'appuyant sur le roman.

L'idée globale est de vous donner à la fois du plaisir et un éclairage des jeux de manipulation, afin que vous puissiez les déjouer... et devenir toujours un peu plus maître de votre vie.

Recommandation de lecture

Lire le roman avant le *livre des clefs* vous permettra de vous imprégner des personnages et des situations. Cet acquis sera alors présent en vous lors de la lecture du *livre des clefs*, et viendra illustrer spontanément les différents outils qui y sont proposés. Ce concept innovant

vous permettra d'évoluer facilement et de manière ludique dans un ouvrage de développement personnel : à ce stade, il vous suffira en effet de vous laisser porter par le *livre des clefs* pour être touché au cœur de vous-même, et cheminer. Vous pourrez même relire les passages du roman qui illustrent les propos du *livre des clefs*, grâce aux renvois figurant dans sa marge.

Maintenant, vous êtes libre de faire l'inverse, ou encore de lire uniquement le roman ou le *livre des clefs*... C'est vous qui voyez : l'ouvrage le permet !

Petits outils pratiques

Vous trouverez après le roman, une liste des principaux personnages et de leurs liens. « À n'utiliser qu'en cas de besoin » !

Quant à l'interaction entre roman et livre des clefs, elle est facilitée par la table de correspondance, en fin d'ouvrage.

Enfin, vous trouverez, également dans les dernières pages, un lexique des principaux concepts abordés dans le livre des clefs.

Nous espérons que vous prendrez autant de plaisir à lire cet ouvrage, que nous en avons eu à l'écrire.

Carmen de Wasseige et Fabien Rodhain

Autopsie d'une manipulation

Le roman

Fabien Rodhain

Chapitre I

Août 2013

Le vieux monsieur à l'hôpital...

À grand-peine, l'homme utilisa la potence pour se redresser. Il s'assit sur le bord de son lit et soupira. Transféra péniblement son poids sur une jambe, puis sur l'autre. Souffla, en prenant appui sur le mur : la tête lui tournait. Se dirigea à petits pas vers la fenêtre ; il pleuvait. Mieux, le ciel, noir, annonçait une journée sans la moindre embellie possible. Une onde de joie, microscopique mais vitale, parcourut son échine. Au moins les autres, à l'extérieur, les vivants, ne profiteraient pas de cette journée estivale. Pas de barbecue dans les pavillons de banlieue, pas de rafraîchissement dans les fontaines parisiennes, pas de balades en bord de Seine pour les amoureux. Parfait.

Il recoucha péniblement son squelette osseux, posa sur l'oreiller son crâne devenu chauve, puis la joue gauche, tout aussi creusée. Il ferma les yeux. Son esprit valsait. Foutues drogues... Son père apparut, costume trois pièces, cravate sombre. Pourquoi s'imposait si souvent à lui l'image de celui qui l'avait renié depuis bien longtemps ? L'homme, puissant, impressionnant, tenait à bout de bras le bulletin scolaire de l'enfant. « *Cinquième de ta classe ! Combien de fois devrai-je te répéter que la médiocrité n'a pas sa place dans cette famille ? Viser le podium est un minimum ! Et encore, ne suis-je pas exigeant : si tu avais connu ton grand-père ! Être le meilleur ou mourir, telle était sa devise !* » La mère, absente et interdite, les yeux tendus vers un horizon imaginaire. Lui, l'enfant, le petit, le faible, le regard vers le sol, la honte le disputant à l'indignation. Sa moyenne qui frisait les quinze sur vingt, son père

s'imaginait peut-être qu'il l'avait obtenue sans travailler ? Croyait-il vraiment qu'il ne l'avait pas visé, ce fameux podium ? Comme il aurait aimé être félicité, rien qu'une fois...

À la fin de l'année suivante, la fierté du père : « *Enfin, à la bonne heure... troisième de ta classe ! Comme quoi, tu vois Valentine, quand on le secoue un peu... et ce n'est pas fini ! Je suis certain que tu finiras par être le meilleur, fiston. Je te fais confiance !* » Un homme si aveuglé par son propre reflet, qu'il en était incapable d'imaginer son fils ayant triché, pour la première fois de sa vie. Comment aurait-il pu faire autrement ? Il était question de réussir. Il était question d'obéir. Il était question d'être aimé.

Puis les beaux postes, les gros salaires, les voitures et les appartements de luxe, les femmes que suivent tous les regards. Une vie vouée à sa seule véritable maîtresse, son inspiratrice, sa muse : la réussite, que le monde doit admirer. Tous les efforts, au besoin les compromissions, pour qu'elle s'offre à lui. Et lorsqu'elle ose se refuser : la triche, le mensonge, la mise en avant par des signes extérieurs, de ce qui manque à l'intérieur. L'histoire du bulletin qui se répète, inlassablement. Et toujours aux abonnés absents, la reconnaissance du père, comme s'il continuait à souffler : « *Ce n'est pas assez. Tu n'es pas encore le meilleur ! Tu dois être le meilleur... tu dois être le meilleur... tu dois être le meilleur...* »

Clef I ⇨ p. 248, 249 et 256

Mais pourquoi ces images venaient-elles le torturer à présent, lui qui avait tout réussi dans la vie, et s'apprêtait probablement à lui tirer sa révérence ?

Un coup bref à la porte de la chambre, du genre obligatoire, mais qui n'attend pas de réponse. Le Professeur entra d'un pas décidé, suivi par ce qui ressemblait à une cour royale, tout de blanc vêtue. Faussement sûre de lui, la personnalité lança gaillardement : « Bonjour ! Alors, comment vous sentez-vous, aujourd'hui ?

- Comme un octogénaire qui aimerait en finir avec son organisme en voie de décomposition, plutôt que de continuer à faire partie du casting de cette mascarade.

- Allons bon... j'arrive pourtant avec une bonne nouvelle.

- Je crains pour vous que ce ne soit impossible. La seule bonne nouvelle que je puisse imaginer, serait mes retrouvailles avec les autres canailles qu'a portées cette terre et qui me précèdent, là où elles sont. Mais vous n'avez pas ce pouvoir, Docteur... serment d'Hippocrate oblige, n'est-ce pas ? » Un silence pesant, avant que le Professeur poursuive : « Je suis persuadé d'avoir trouvé le traitement adapté.

- Je m'en contrefous.

- Enfin... comment pouvez-vous réagir de cette manière, vous ? Je comprends que votre situation soit difficile, j'avoue même que je n'aimerais pas être à votre place, mais... allons bon... je vous parle de votre vie ! Je vous parle de la recherche médicale ! Je vous parle des médecins anglais et nord-américains, que j'ai activés autour de votre cas, qui se sont passionnés, qui se sont décarcassés... spécialement pour vous !

- Eh bien, je vous conseille de dire à vos confrères anglais, nord-américains, du Zimbabwe et à qui d'autre veut l'entendre, que je suis aux abonnés absents. Foutez-moi la paix, laissez-moi mourir tranquille. Ces foutus médicaments... j'ai assez donné. »

Le Professeur demeura comme suspendu, les deux mains sur le pied du lit, le corps légèrement penché au-dessus de celui-ci. Tous les regards étaient rivés sur lui, hormis celui du malade, qui tenait à exprimer le désintérêt le plus total.

Après un geste de dépit, le Professeur abandonna. Il lança en se retournant : « Je ne devrais probablement pas vous dire cela, mais votre attitude est une insulte à la médecine, de même qu'à votre propre intelligence et à vos convictions, qui nous ont tous inspirés.

C'est incompréhensible ! » Puis il sortit, suivi par les membres de sa cour, trop heureux de laisser derrière eux cette intenable tension nerveuse. Une fois dans le couloir, le Professeur marmonna : « Vieux bouc ! Dieu me préserve de devenir aussi con quand je serai vieux ! »

Le malade s'offrit un grand sourire, rien que pour lui : il avait été le meilleur. Et toute victoire, aussi infime fût-elle, était bonne à prendre. C'était la preuve qu'il lui restait une petite étincelle de vie.

Chapitre 2

Années 60

Comment le marketing s'invite dans l'industrie du médicament

1

Matthieu remercia le serveur, avala une gorgée de bière puis alluma une Gauloise brune. Il avait beau être reconnaissant aux Américains d'avoir libéré son pays, apprécier le rock'n'roll et le whisky, jamais il ne se ferait à ces insipides cigarettes blondes qu'ils avaient apportées avec eux.

Il apprécia le moment. Quelle liberté, depuis qu'il était militaire ! Ne plus avoir à verser la majeure partie de son salaire à ses parents suffisait à rendre supportables à ses yeux les contraintes de la discipline. Il y avait bien l'effrayante Algérie, mais étant affecté à un bâtiment dont la mission était d'effectuer des rotations entre Toulon et Alger, ses risques personnels étaient somme toute assez minimes. Et puis, la guerre était pour lui comme un état de fait : après le bruit des bottes, qui avait salué sa venue au monde en 1939, le pas de l'oie avait terrifié ses premières années de vie. Sans compter que, dans sa région, les récits familiaux faisaient la part belle aux tristes histoires dont la victime était mosellane et le bourreau, allemand. L'Allemand, le boche, le schleu, le fritz, le boulon, le teuton, le casque à pointe. L'occupant entre 1870 et 1918, l'ennemi ensuite. Après 45, était venue l'Indochine. Et à

présent l'Algérie, qui d'ailleurs n'était pas une guerre – qualificatif prohibé officiellement – mais une *opération de maintien de l'ordre*. À un détail sémantique près, la France était donc en guerre depuis la naissance de Matthieu, vingt-et-un ans plus tôt.

Mais surtout, la plus belle liberté pour lui, c'étaient les filles. À sa capacité de séduction, qu'il se prouvait en multipliant les conquêtes, il ajoutait un atout majeur, dans cet uniforme marin qu'il promenait avec fausse désinvolture, dans les villes portuaires et même en permission comme ici, à Paris, où il venait pour la première fois. Il avait passé la fin de l'après-midi à marcher au bord de la Seine, admirant les reflets du coucher de soleil sur le flanc de Notre Dame, et espérant que l'aura qu'il était persuadé de promener autour de lui ferait son effet. Impensable de passer cette nuit seul ! Idéalement, la belle l'inviterait même chez elle, lui évitant ainsi de devoir louer une chambre d'hôtel bon marché.

Jetant un regard vers plusieurs clients du bar, il eut l'impression diffuse de ne pas être le bienvenu. L'uniforme, sans doute... les Parisiens étaient-ils favorables à une Algérie libre ? Voici qui était de nature à expliquer pourquoi son charme n'avait pas encore trouvé matière à se déployer ici. Demain il s'habillerait en civil, pour comparer. Ressentant le besoin de se dégourdir les jambes, il demanda au serveur combien il lui devait. Il le fit répéter, n'en croyant pas ses oreilles : presque trois fois le prix habituel ! Il régla, manquant de l'aplomb nécessaire pour s'offusquer. Puis s'étonna, en saisissant la carte posée devant lui : celle-ci était nommée « *menu* », alors qu'il était dans un café, et non un restaurant. Elle présentait même un titre assez curieux : « *Rendez-vous au Café de Flore* ». Et le prix du demi de bière était bien celui annoncé. Qu'est-ce qui justifiait un tarif aussi farfelu ? La décoration était somme toute assez banale, de même que l'ameublement simple et classique de bistrot, à base de chaises et de banquettes en bois et

cuir rouge, par ailleurs tout juste confortables. Mais il y avait dans l'ambiance quelque chose de particulier : l'air saturé de fumée portait une sorte de passion, d'emportement, sensible aux quatre coins du bar.

Une odeur connue lui chatouilla les narines. Il se tourna vers sa gauche, et vit un homme fumant la pipe, un paquet d'*Amsterdamer* posé sur la table. Ce fumet, Matthieu l'aurait reconnu entre mille, de par la consommation qu'en faisait son père. Le complet trois pièces de l'homme était d'une élégance austère et assortie à la femme assise en face de lui et qui, elle aussi, accusait une bonne cinquantaine d'années. Tout en bourrant sa pipe dans un geste qui tenait autant de la posture que du besoin, l'homme s'emporta théâtralement, en s'adressant à sa compagne : « Comprenez-moi bien... je ne suis absolument pas pour le totalitarisme, vous le savez, tout de même !

- Il me semblait ! Et pourtant... cette idée d'aliéner les libertés individuelles...

- Suivez mon raisonnement, ma chère. Les libertés individuelles conduisent à un effet opposé à l'intention générale et, partant, à l'aliénation de la liberté collective. Vous m'accorderez que la liberté de l'homme est aliénée par les sociétés féodales ou capitalistes. C'est donc le groupe qui doit choisir librement de regrouper les libertés individuelles, pour permettre le développement de l'intention générale. Une telle *aliénation de la liberté individuelle* – pour la nommer telle que vous le faites – n'est donc pas, par essence, *totalitaire*, puisque choisie. »

Comme la femme se taisait à présent, bien que n'étant manifestement pas convaincue, Matthieu émit l'hypothèse que cette discussion était entre eux un sujet de discorde. Il suivit une impulsion qu'il regretta rapidement, en rompant le silence pour s'adresser à l'homme : « Excusez-moi, Monsieur, mais sans le vouloir, je vous

ai entendu. Je ne peux qu'être d'accord avec Madame, au moins dans une certaine mesure : si je ne m'abuse, vous évoquez ici un idéalisme proche du communisme, or le communisme est une belle théorie humaniste mais probablement inapplicable concrètement, comme nous le voyons dans le monde !

- À qui avons-nous affaire, Monsieur ?

- Je m'appelle Matthieu Rocher.

- Et que faites-vous dans la vie, Monsieur Rocher, quand vous ne défendez pas *le drapeau outragé*, de l'autre côté de la Méditerranée ?

- Je... j'étais... je suis cadre dans la fonction publique... mais je suis aussi philosophe, à mes heures... j'ai eu un prix national, à l'âge de treize ans...

- Ah. Très bien. C'est très intéressant. Veuillez nous excuser, Monsieur, mais nous devons partir, à présent. »

L'homme se leva, imité par la femme. Une fois ceux-ci sortis, Matthieu héla le serveur : « Excusez-moi... par hasard, connaissiez-vous l'homme et la femme qui viennent de partir ?

- Vous voulez dire... le couple qui était assis juste là, à côté de vous ?

- Oui.

- C'étaient Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir ! Vous ne les avez pas reconnus ?

- Si, bien sûr ! Je voulais juste vérifier. »

Marchant tête basse, Matthieu se sentait petit. Mi-ridicule, mi-jaloux. Il écrivait bien, était capable de disserter sur n'importe quel sujet, ou presque. Finalement, qu'avait-il à leur envier ? Probablement une question de chance.

Il se remotiva pour ne pas passer la nuit seul et, au prix d'une baisse de ses exigences à mesure que les heures avançaient, il y parvint.

2

« Alors, Caillou, et cette virée dans la plus belle ville du monde ? demanda Mario, en s'attablant à la cantine. Mario était un Marseillais, fils d'un immigré italien qui avait fui son pays après la prise de pouvoir de Mussolini. Il avait demandé la nationalité française, tout en se portant volontaire pour servir son pays d'adoption. Pour lui, toutes les colonies étaient peuplées de races inférieures.

- Une belle ville, répondit Matthieu. De là à en faire la plus belle du monde... C'est pendant ses classes, que Matthieu avait hérité du sobriquet dégradant de *Caillou* – insultant diminutif d'un rocher, son nom de famille. Un cadeau de son sergent instructeur. C'était humiliant, mais il s'y était fait.

- Qu'est-ce qu'on en a à foutre, de la beauté de la ville ? Tu sais bien de quoi je te parle ! Les Parisiennes, elles sont aussi belles qu'on le dit ? C'est autre chose que les Algériennes, non ? Tu en as sauté combien ? » Matthieu n'avait pas très envie de répondre, mais il savait que l'autre ne lâcherait pas. Comme souvent en pareilles circonstances, il décida de faire le coq : « Je n'ai pas compté. Au moins une par soir.

- Tu veux dire une... différente, chaque soir ?

- Bien sûr !

- Alors, ça en fait... cinq ?

- Oui, je crois.

- Il croit... non mais, vous entendez ça, les gars ? Il a tellement de succès, le Caillou, qu'il ne les compte plus ! Je me demande comment il fait... c'est quand même pas avec son nez tordu... » Mario mesura son effet sur son public, qui riait de bon cœur mais attendait bêtement la chute qu'il voyait venir, pour s'esclaffer. Puis il conclut le show : « À moins que tu n'aies autre chose de tordu, qui leur fait des trucs spéciaux, aux filles ? »

Tous les marins de la tablée se tapèrent sur les cuisses, sauf Matthieu. Ils formaient une sorte de bande, dont Mario était le leader naturel. Les membres avaient chacun leur caractéristique particulière et se plaisaient à faire les quatre cents coups, tenant davantage des enfants terribles que des véritables voyous. Cette ambiance avait instantanément attiré Matthieu, qui avait endossé une image de séducteur – en partie justifiée – pour se faire accepter, après une scène particulièrement cocasse : au cours de son premier défilé militaire dans la ville de Toulon, une inconnue s'était littéralement jetée à son cou, et l'avait embrassé sur la bouche tout en touchant son pompon rouge. Ne disait-on pas que cela portait chance...

Mais à présent, deux ans après son intégration, il se sentait enfermé dans cette image artificielle et en partie volée. Il avait tellement plus de profondeur ! Or, changer de groupe n'était pas si simple : comment s'éloigner de personnes au caractère si fort sans s'en faire des ennemis, à commencer par Mario, dont l'influence débordait de sa propre bande ? Il se sentait coincé, tant par cette situation que par la lassitude du service militaire allongé, la faute à l'Algérie. Mais il avait encore six mois à tirer. Songeant aux troupes qui, sur le terrain, risquaient leur vie tous les jours, il en conclut qu'il s'en tirait sacrément bien. Comme en écho à sa pensée, il entendit dans l'accent italien qui lui était maintenant familier : « Tu as raison : avec la prochaine rotation, on va vraiment rentrer dans cette putain de guerre ! » Mario s'adressait à son voisin d'en face, ce qui sortit Matthieu de sa torpeur, et le fit réagir : « De quoi parles-tu ?

- C'est vrai, t'es pas au courant, toi ! Pendant ta permission, le pacha nous a tous réunis... la prochaine fois, on débarquera à Alger, et on ira nous-mêmes jusqu'à Ouled Belhadj, à l'intérieur des terres, pour apporter le ravitaillement aux biffins.

- Mais qu'est-ce que...

- Les biffins ? C'est le surnom des fantassins, l'infanterie, quoi...

- Je sais qui sont les biffins ! Qu'est-ce que c'est que cette décision, voilà ce que je me demandais !

- Il paraît qu'ils peuvent pas faire autrement : ils économisent les troupes de combat... et puis, ça bataille ferme, plus loin... on sera aidé par les fumacos, les fusiliers marins commandos... ils ont demandé des volontaires, alors les gars et moi on s'est dit qu'un peu d'aventure, ça nous ferait pas de mal. Et si, au passage, on doit dézinguer deux ou trois bougnouls, ça sera pas plus mal. Pas vrai, les gars ? »

Tous répondirent « ouais » en cœur. Bruno leva le poing : il promenait entre la France et l'Algérie sa haine et sa soif de vengeance, ramenées d'Indochine. Mario se tourna vers Matthieu : « Dis donc, on dirait bien que tu as la trouille, toi ?

- Pas du tout... je suis pensif, voilà tout !

- Je préfère ça ! J'ai eu peur qu'à force de fréquenter les poules parisiennes, tu sois devenu comme elles... version mouillées, si tu vois ce que je veux dire ! »

Sur ce, Mario entama une lamentable imitation du battement d'ailes et du cri de la poule, ce qui comme toujours, provoqua l'hilarité de ses acolytes.

Matthieu sentit une lancée dans le bas du dos, poussa un râle et y plaça instinctivement une main. « Tu t'es niqué les reins, s'écria Mario. C'est à force de limer ? » Les rires reprurent de plus belle. « Tu ferais mieux de te calmer, sinon tu vas être bon pour la casse ! Le caillou va se transformer en grain de sable ! » Matthieu débarassa son plateau et quitta la table. Les autres se demandèrent ce qu'il avait.

En sortant de la cantine, il se rappela. En effet, c'est en faisant l'amour avec Nadège, sa seule et unique conquête parisienne, qu'il avait ressenti la première fois cette douleur aigüe. Était-ce ce qui avait provoqué la panne honteuse qui s'en était suivie ?

Son humeur s'assombrit.

3

Une fois son tour arrivé, Matthieu entra et salua le médecin militaire : « Mon lieutenant.

- Qu'est-ce qui vous amène, quartier-maître ?

- Je ne sais pas... j'ai mal en bas du dos, ici sur le côté, depuis plusieurs jours.

- Comment cela vous est-il arrivé ? Au cours d'un exercice physique ?

- Oui.

- Lequel, exactement ? » Matthieu rougit. Le médecin poursuivit : « Ma question semble vous étonner, quartier-maître. J'ai besoin de quelques éléments pour vous ausculter, je suppose que vous le comprenez ! Des douleurs dorsales consécutives à un grimper de corde ou à un saut d'un mur de deux mètres, c'est très différent ! » Matthieu répondit, le regard vers ses chaussures : « C'est que...

- Oui ?

- Je vous ai répondu spontanément que c'était au cours d'un exercice physique... ce qui n'est pas faux, mais c'était un exercice particulier...

- C'est-à-dire ? Le médecin commençait à le suivre, mais décida de s'amuser de la situation.

- Vous ne comprenez pas ? Je veux dire un exercice... en bonne compagnie.

- Je m'en doute, quartier-maître. Nous sommes ici en bonne, je dirais même en excellente compagnie !

- Oui, mais enfin... vous le faites exprès ? Je veux dire en compagnie galante. Vous voyez ? » Comme Matthieu avait laissé pointer son agacement, le médecin s'esclaffa : « Allons, quartier-maître, du calme ! Si je vois ? Je vais vous dire : entre les accidents de voiture, les blessures de bagarres, celles des abrutis qui oublient de se réveiller

en gare de Toulon et sautent du train, les chaudes-pisses et toutes les autres maladies vénériennes, j'ai l'impression d'être professeur ès retour de permission, plutôt que médecin militaire ! C'est votre cas, je suppose... vous revenez de permission ?

- Oui.

- Ben tiens. Allons-y, mettez-vous en sous-vêtements. »

Le médecin palpa les vertèbres et les muscles lombaires de Matthieu. « Ce peut être une petite déchirure musculaire ou un tour de rein. Je ne peux pas le déterminer sans radio... attendez, ici... ça vous fait mal, quand j'appuie ? Mmm... une hernie discale n'est pas à écarter... »

- Qu'est-ce que c'est au juste, une hernie discale ?

- Laissez tomber, quartier-maître, il y a peu de chances... je réfléchissais tout haut... et de toute façon, on ne peut le voir qu'avec une radio, et encore... allez, on se rhabille ! Quoique, puisque vous êtes là... asseyez-vous, je vais écouter votre respiration. Vous fumez ?

- Un peu.

- C'est-à-dire ?

- Je ne sais pas... un demi-paquet par jour, à peu près.

- Toussez. Merci. Dix cigarettes par jour, ça fait des dégâts, vous savez ! Vos poumons ne sont déjà plus très beaux à voir, probablement ! Ne trouvez-vous pas un peu dommage de foutre votre santé en l'air ?

- Enfin, mon lieutenant... tout le monde fume !

- Ah ! Alors, si tout le monde le fait...

- Non, mais je veux dire... et puis, si on a droit à des cigarettes données par l'armée, c'est que ce n'est pas si mauvais, non ?

- Je suis pour l'abrogation de cette mesure d'une stupidité confondante. Enfin, ce sont vos poumons et votre vie, quartier-maître. Disposez-en à votre guise ! En ce qui concerne vos lombalgies, je vous envoie faire des radios à Sainte-Anne. Je voudrais écarter la piste de la hernie discale.

- Que dois-je faire ?

- La secrétaire s'occupera de prendre rendez-vous, et de vous en informer. Il faut compter au moins deux semaines : la liste d'attente est longue. En attendant, vous resterez à terre. Je vous prépare les papiers.

- Mais mon lieutenant, nous appareillons demain !

- Ils appareilleront sans vous, quartier-maître. Ne vous inquiétez pas : c'est une situation banale. Vous serez remplacé pour cette fois, et participerez à la rotation suivante. Pour l'heure, vous éviterez ainsi les nuits dans le hamac et le risque d'une aggravation. Je préfère que le bâtiment parte au mieux de ses capacités humaines ; il est de mes responsabilités d'y veiller.

- Bien, mon lieutenant.

- En attendant, voici un traitement à prendre matin et soir, ainsi que de l'aspirine, en cas de douleur. Quatre maximum par jour. »

Matthieu salua le médecin et sortit. Divers sentiments s'affrontaient en lui. D'un côté il n'était pas mécontent de rester dans le Var pendant cette période estivale, et d'éviter ainsi les risques de la prochaine opération. Mais de l'autre, cela signifiait-il qu'il avait peur ? Non, puisqu'il ne faisait qu'obéir au médecin. Il n'avait rien demandé, lui ! D'autant que quelque chose l'excitait, dans cette aventure algérienne. Mais il avait menti, en sous-évaluant sa consommation de cigarettes, comme il le faisait souvent face à ses parents. Pourquoi, à vingt ans, devait-il toujours se justifier de tout ? De même, il avait passé sous silence l'opération spéciale de la prochaine rotation. Par peur d'y participer ? Au fond, aurait-il dû évoquer le sujet ? Qu'est-ce que cela aurait changé ? Le médecin l'avait bien dit : il devait veiller à ce que les capacités humaines soient au top. C'était forcément plus vrai encore pour une opération dangereuse. D'ailleurs, à bien y réfléchir, le pire aurait été qu'il dissimulât son affection, faisant ainsi prendre des risques à son unité. Non, tout était très bien ainsi. Mais alors, pourquoi conservait-il cette boule dans le ventre ? La

réponse le percuta lorsqu'il fit son entrée au mess : « Alors Caillou, ça va mieux, le coup de rein ? lança Mario à partir du bar, un verre de pastis à la main. Ses acolytes l'entouraient.

- Ça va.

- Et le doc alors, qu'est-ce qu'il a dit ? Bon pour le service ? Il t'a sucré les permissions, trop dangereuses pour toi ? Ou peut-être, il t'a prescrit des massages thaïlandais ? »

Comment leur dire qu'il était forfait pour l'aventure ? Faussement nonchalant, Matthieu se jeta à l'eau : « Je ne serai pas des vôtres, les gars. » Tous se tournèrent vers Mario, dont la réaction était prévisible : « Je vous l'avais pas dit, que c'était une poule mouillée ? » Matthieu lui aurait bien envoyé un direct du droit, mais ce n'était ni l'endroit ni la bonne personne : Mario lui faisait peur, c'était un vrai bagarreur, qui lui, n'avait pas froid aux yeux. Il choisit la justification : « J'ai un gros problème : une hernie discale !

- Ma, c'est quoi ça, une hernie du squalo ? demanda Mario, joignant les doigts de la main droite, à l'italienne.

- Attends, déconne pas, c'est vachement sérieux, ce truc ! intervint Robert.

- Tu t'y connais en médecine, toi ?

- Non, mais mon frère en a eu une, d'hernie discale. Il en a bavé... et c'est pas fini ! Déjà rien que l'examen, une ponction lombaire, ça peut te paralyser à vie, si jamais tu bouges pendant qu'ils t'enfoncent l'aiguille entre deux vertèbres. C'est horrible ! Il a été opéré. Ça va mieux, mais le sport, pour lui... terminé !

- T'as un truc aussi grave, toi ? demanda Mario en se tournant à nouveau vers Matthieu.

- Il faut croire... en tout cas, c'est ce qu'a dit le doc. Moi, ce que je sais, c'est que je souffre !

- Putain... tu vois, t'aurais mieux fait de rester avec nous, plutôt que d'aller faire le joli cœur avec les Parisiennes ! C'est drôle, quand

même : tu risques de te faire paralyser par une aiguille parce que toi, tu as trop enfoncé ton aiguille ! Allez, commande ce que tu veux, c'est ma tournée ! Demain, on prend la mer... sans toi. Franchement, tu vas me manquer ! »

Mario était soudain devenu sérieux, gagné par une tristesse qu'on n'aurait pas imaginée chez lui. Matthieu en fut chamboulé : « Toi aussi, Mario, tu vas me manquer. Et vous tous, les gars ! Si vous saviez comme je m'en veux !

- Ma... tu vas pas t'en vouloir, quand même ! Déjà que ça sert à rien, et en plus, c'est pas de ta faute ! Les filles, elles te sautent dessus. Comment tu pourrais résister ? Surtout soigne-toi, pendant qu'on sera partis...

- Oui, je vais me soigner. C'est ce que je vais faire Mario, c'est bien ce que je vais faire... »

Matthieu était de plus en plus mal, partagé entre la réalité de sa douleur – somme toute supportable – et la tentation de transformer en vrai diagnostic, ce qui n'était qu'une simple hypothèse que le médecin voulait écarter. Tout cela parce que, coincé et honteux, il ne savait pas comment faire.

S'il avait su que *se soigner* deviendrait le leitmotiv de sa vie, il se serait senti encore plus mal. Il est des panneaux indicateurs qu'il vaut mieux ne pas suivre.

4

Christian descendit du trolley bus et, après une marche rapide d'une bonne quinzaine de minutes, il atteignit les locaux de *Réclamis*. Après avoir gravi les escaliers deux à deux, il salua la secrétaire en train de replacer quelques mèches à son chignon, et s'assit dans un fauteuil à destination des clients, en attendant que Pierre-Yves arrive : il était en avance. Se demandant si le nœud de sa cravate

n'avait pas trop souffert de la marche, il se rendit aux toilettes et en profita pour se repeigner devant le miroir. Ceci fait, il fut contrarié de constater l'imperfection de son rasage : quelques poils revêches se dressaient fièrement, dans le creux entre sa mâchoire et son cou. Il se sermonna intérieurement, se rappelant à lui-même la chance qu'il avait d'avoir été embauché, à seulement dix-huit ans, dans l'entreprise publicitaire la plus prestigieuse de France : depuis que *Réclamis* avait réalisé le film télévisé pour *Martini* avec Louis de Funès, en 1955, la compagnie croulait sous la demande. À l'image de ce spot, dans lequel un automobiliste se réconciliait avec son bourreau – un pompiste d'une hilarante maladresse – autour du célèbre apéritif, les clients s'arrachaient le style de la compagnie, plein de légèreté et d'humour. À vrai dire, l'intuition géniale des créatifs de *Réclamis* avait surtout été d'importer avec talent un ton nouveau venu des USA : l'élargissement du champ de vision. Un verre de *Martini* n'était plus seulement agréable à boire, il générait la joie et le partage.

« Bonjour Christian, on y va ? » lança Pierre-Yves dès qu'il fit son entrée, tout en saluant son jeune collaborateur. Quelques secondes plus tard, tous deux étaient assis de part et d'autre de l'imposant bureau du chef. Pierre-Yves attaqua immédiatement, dans le style direct qui le caractérisait : « Nous allons recevoir un homme qui travaille dans un laboratoire pharmaceutique. » Cachant difficilement sa gêne d'être invité si rapidement à une rencontre avec un client, Christian bafouilla « Très bien, Monsieur Belcombe. » Pierre-Yves le laissa à peine terminer sa phrase avant de poursuivre, tout en signant des papiers préparés par sa secrétaire : « Ne vous emballez pas. Il ne s'agit pas d'un client, mais de quelqu'un qui voudrait le devenir. Un certain Jean G., qui représente une firme pharmaceutique. Non mais franchement, vous nous voyez faire de la réclame pour des médicaments ? Si nous n'avions pas de travail, à la limite...

mais nous croulons sous la charge ! Et puis, d'où sort cette idée de dissimuler son nom ? Si je vous fais assister à cette rencontre, c'est parce qu'il est de mon devoir de vous former à reconnaître quand dire non, et à savoir le faire. »

Christian brûlait de demander pourquoi cette décision était prise d'avance, mais il se retint. Pierre-Yves n'était pas une personne conciliante et ses colères étant mémorables, il valait mieux éviter de le contrarier. De toute manière, l'entretien lui fournirait probablement la réponse.

*

Pierre-Yves présenta son collaborateur : «... et voici Christian Steenart, un jeune homme plein d'avenir, que nous avons récemment recruté. Monsieur Steenart est bachelier !

- Ah ! Bravo, jeune homme », répondit l'autre, en serrant la main de Christian. Puis, à l'adresse de Pierre-Yves : « même s'il n'est pas nouveau, c'est vraiment l'avenir, ce baccalauréat... avec une majorité de têtes bien faites et formées à l'approche scientifique, notre pays a de l'avenir !

- Probablement... mais asseyez-vous, Monsieur, je vous en prie. Je vous écoute.

- Allons droit au but : je veux que vous réalisiez les prochaines réclames pour ma société.

- Pourquoi nous ?

- Parce que vous êtes les meilleurs ! Et je ne travaille qu'avec les meilleurs.

- Vous représentez une société pharmaceutique... et nous ne faisons pas de réclames dans ce domaine.

- Et alors ? Il faut bien commencer un jour, non ? Où est le problème ? Avant de faire le film pour *Martini*, vous n'aviez jamais travaillé pour les spiritueux, à ce que je sache ? »

Pierre-Yves se sentit déstabilisé : l'homme était pugnace, habile, et manifestement très bien préparé. Il connaissait son dossier, et ne lâcherait pas facilement. Mais on ne mènerait pas par le bout du nez Pierre-Yves Belcombe, le roi de la réclame moderne ! La spécialité de sa société, c'étaient les biens de consommation, et non les médicaments. Nul ne le forcerait à changer, à quelques années de la retraite. Le boss, c'était lui ! Il poursuivit : « Le problème, c'est que nous n'avons pas le temps. Nous avons tellement de demandes, qu'elles représentent potentiellement plusieurs années de commandes en avance. Nous devons le respect à nos clients.

- Je comprends bien, et c'est tout à votre honneur... cependant... vous êtes le responsable de la création de cette société, et non son Directeur Général, si je ne m'abuse ?

- En effet... et alors ?

- Vous occupez le poste le plus stratégique, bien sûr. Toutefois... que dirait votre patron, que diraient les actionnaires de votre société, s'ils apprenaient que vous refusez ce qui serait sans doute le plus gros budget de votre clientèle, sans même accepter d'étudier ma demande ? » Une position très inconfortable pour Pierre-Yves : l'homme avait raison et manifestement, il était prêt à tout. Peut-être même, connaissait-il déjà certaines personnes qu'il menaçait d'utiliser pour s'imposer. Comment s'en sortir ? Peut-être, s'il livrait le fond de sa pensée...

Pierre-Yves reprit, faisant mine d'ignorer la menace à peine voilée que venait de proférer son interlocuteur : « Voyez-vous, Monsieur, je ne crois pas que ce genre d'opération puisse être rentable pour vous.

- Qu'est-ce qui vous le fait dire ?

- Pourquoi faire de la réclame pour des médicaments ? On se soigne parce qu'on est malade, pas parce qu'on en a envie ! Rien à voir avec une voiture ou, comme vous le disiez, avec du *Martini* !

- Je ne suis pas de cet avis.

- Je peux comprendre, mais pourquoi n'allez-vous pas frapper à la porte des autres compagnies publicitaires ? J'en connais plusieurs qui l'accueilleraient à bras ouverts, votre budget mirobolant !

- Sans le moindre doute, mais c'est avec vous que je veux travailler. Comprenez-moi : je suis un visionnaire. Je ne veux pas de réclames comme elles se font actuellement, je veux tout à fait autre chose. Ce que vous avez réalisé en innovant pour *Martini*, je veux que vous le fassiez pour mes médicaments.

- Comment ?

- À vous de trouver ! C'est vous le créatif, non ? Je veux que vous trouviez une autre manière de parler de mes médicaments. Je veux que vous donniez aux gens, envie d'en consommer ! »

Je veux, je veux... décidément, ce type était insupportable. Mais à bien y réfléchir, ce qui gênait réellement Pierre-Yves n'était pas ce trait de caractère, somme toute assez banal pour un client. Non, son blocage trouvait sa source en son for intérieur ; quelque chose qu'il aurait pu appeler ses *valeurs*. Inciter les consommateurs à acheter un presse-purée était une chose, les pousser à ingurgiter des médicaments en était une autre. N'était-ce pas le rôle du médecin, que de s'occuper de ce pan de la vie humaine ? Quel rapport y avait-il avec la consommation, le libre arbitre des gens, et donc la réclame ?

Christian se félicitait intérieurement d'assister à ce combat de titans, excellent pour son expérience. Ce sentiment lui permettait de tenir à distance la tension orageuse qui avait envahi la pièce et qui, pourtant, le rattrapa brutalement, lorsque l'homme s'adressa soudain à lui : « Et vous, mon jeune ami, qu'en pensez-vous ? » Avant

d'ajouter à l'attention de son chef : « Si vous permettez, bien sûr, Monsieur Belcombe... » Ce que celui-ci, bien sûr, ne put qu'accepter, en adressant à Christian un signe de la tête.

Christian était gêné : « Vous savez, Monsieur, je ne travaille ici que depuis trois mois... je n'ai aucune expérience ! » L'homme lui répondit sur un ton très compréhensif, presque paternel : « Et néanmoins, votre patron, qui a la réputation d'être un dénicheur de talents, vous a convié à cette rencontre. Nous pouvons donc supposer, vous et moi, que vous avez de l'avenir ici... ou ailleurs ? » Pierre-Yves pensa « *Sale manipulateur !* » Christian répondit, sans se mouiller : « Je suppose en effet, Monsieur. » L'homme continua à dérouler son fil : « De plus, vous êtes jeune : votre vision peut être très intéressante, différente. Imaginez que vous soyez en charge d'une réclame d'un genre nouveau, pour des médicaments. Où se porterait votre intuition ? »

Pierre-Yves jugea en connaisseur l'habileté de l'homme : il interrogeait Christian sur le contenu de ce qu'il ferait et non sur son accord avec la position de son chef, ce qui lui évitait d'avoir à se mettre en porte-à-faux. Christian interrogea Pierre-Yves du regard, lequel l'invita à poursuivre. « La première chose qui me vient, Monsieur... mais c'est peut-être totalement stupide...

- Continuez, jeune homme... continuez, s'il vous plaît !

- Eh bien... connaissez-vous la réclame pour *Camel*, les cigarettes américaines ?

- Non. Expliquez !

- Plusieurs joueurs de base-ball professionnels, de très haut niveau, se montrent en train de fumer. De plus, ils s'expriment : l'un – de Detroit, me semble-t-il – dit qu'il fume pour le plaisir, et argumente sur le goût de cette cigarette. Un autre dit : « *Je fume des tonnes de cigarettes Camel.* » À la fin, on voit tous les visages en photo, et un paquet de *Camel* au milieu.

- Où voulez-vous en venir ?

- Au concept : l'important dans cette réclame, ce n'est pas le produit et ses qualités, mais le fait que les joueurs de base-ball le légitiment ! Sous-entendu, *si c'est bon pour eux, c'est bon pour vous !* Et, plus fort encore : *si vous fumez des Camel, c'est comme si vous étiez une star du base-ball. C'est chic... et en plus, c'est sportif... c'est puissant !* »

L'homme marqua un temps d'arrêt, pensif. Puis il s'enflamma : « Excellent. Vous êtes brillant, jeune homme. Et bravo à vous, Monsieur Belcombe. On ne m'a pas menti sur votre talent, vous êtes un sacré patron de la création !

- Je n'ai aucun mérite, Monsieur », répondit Christian, que l'excitation gagnait, bien qu'il voulût se montrer modeste. « C'est simplement le fameux concept *Martini* – cher à notre maison – poussé à l'extrême. À l'époque, le message sur le bénéfique était directement exprimé : *avec du Martini, non seulement le produit est bon, mais vous prenez du plaisir partagé... à tel point que vous puissiez vous réconcilier avec votre pire ennemi !* Alors que dans l'idée que nous évoquons, le message est dissimulé, il est véhiculé par l'image des acteurs, sans même que le consommateur s'en rende compte.

- Si je transpose à mes médicaments, l'aspirine n'enlèverait plus seulement les maux de tête, elle rendrait les femmes libres et heureuses. Et nous choisirions pour actrice de la réclame une star du cinéma, un canon de beauté.

- Par exemple.

- Passionnant... absolument passionnant. Belcombe, vous voyez que nous ne pouvons éviter de travailler ensemble, n'est-ce pas ? C'est comme si tout était déjà prêt, de plus je vous offre un pont d'or, qui va encore asseoir votre notoriété ! »

Suffisamment fin pour ne pas laisser le patron perdre la face, l'homme se leva et prit congé de ses interlocuteurs, en s'adressant à Pierre-Yves : « Je vous laisse réfléchir. Êtes-vous d'accord pour que nous nous recontactions la semaine prochaine ? »

Évidemment, Pierre-Yves n'avait le choix qu'en apparence. Il fulminait, en répondant : « Très bien, faisons ainsi. »

Clef 3 ↗ p.265

*

Pierre-Yves attendit quelques minutes, puis il claqua la porte de son bureau et se retourna vers Christian, en hurlant : « Bordel de merde, qu'est-ce qui vous a pris, Steenart ? Vous voulez ma place ? »

- Non Monsieur, je...

- Je quoi ?

- J'ai simplement répondu à votre client et...

- Ce n'est pas mon client !

- Oui, excusez-moi... j'ai simplement répondu aux questions de ce monsieur... mais il me semblait que vous m'y encouragez !

- Nom de Dieu... je vous ai encouragé à lui répondre, pas à me poignarder dans le dos ! N'avez-vous pas la finesse de comprendre que je ne pouvais faire autrement que de vous laisser parler ? »

Pierre-Yves tournait rageusement dans la pièce, les mains dans le dos et le visage vers le sol, tel un taureau patientant avant la charge. « Vous avez entendu parler de moi, je suppose ? Je veux dire, en dehors de notre propre relation directe.

- Oui, Monsieur.

- Alors vous savez que mes troupes, je les couvre tant qu'elles sont réglos avec moi. Jusqu'à la mort, s'il le faut.

- Oui, Monsieur.

- Mais une entourloupe, une seule... et c'est vous, qui êtes mort.

- Oui, Monsieur.

- C'était votre seul et unique avertissement, Steenart.
- Oui, Monsieur.
- Allez... dégagez, maintenant !
- Oui, Monsieur. Bonne journée. »

Christian sortit. Pierre-Yves ajouta pour lui-même : « Et garde pour toi tes *Oui, Monsieur*, espèce de sale faux-jeton. »

En passant devant elle, Christian fit semblant de ne pas remarquer le regard de la secrétaire, qui avait tout entendu des éclats de voix et celle-ci, de son côté, fit mine de ne pas remarquer qu'il faisait semblant. Christian fit un crochet par les toilettes, avant de gagner son bureau. Il y réajusta son nœud de cravate, passa un peu d'eau dans ses cheveux pour les plaquer à nouveau parfaitement en arrière, puis parla au miroir : « Comment te sens-tu, avec tes *oui, Monsieur, bien, Monsieur* ? »

Quelques minutes plus tard, il était à nouveau dans le bureau de son chef : « Monsieur Belcombe, je suis désolé de vous avoir mis mal à l'aise, mais je dois vous expliquer quelque chose... »

- Allez-y.
- Je viens de m'interroger honnêtement. Et je sais pourquoi j'ai formulé cette réponse à votre cli... à ce monsieur.
- Je vous écoute.
- Êtes-vous d'accord pour m'écouter jusqu'au bout, Monsieur ? Sinon, je n'y arriverai jamais...
- Allez-y, je m'y engage.
- Sur le fond, je ne comprends pas où est le problème.

L'homme doit dominer la nature, c'est son destin. Les philosophes nous l'enseignent : le grand Descartes n'a-t-il pas dit que *l'homme devait se rendre comme maître et possesseur de la nature* ? Or, quelle plus grande preuve de cette supériorité pourrions-nous trouver, que la maîtrise de la santé ? Quelle noble tâche, quelle noble cause ! Cette nouvelle ère qui s'ouvre, nous verra repousser

les maladies, la vieillesse, la mort... et nous, publicistes, pouvons y participer, en informant les consommateurs. Il en va de la grandeur humaine ! Je suis très enthousiaste à l'idée de participer à cette conquête, à ma manière ! »

Pierre-Yves resta songeur, avant de conclure d'un ton las : « Peut-être avez-vous raison, et moi tort. Peut-être représentez-vous l'avenir, que je refuse de voir. Ce monde change si vite... alors je vais vous dire, Steenart : voulez-vous prendre en charge cette campagne, que je ne peux refuser, comme vous l'aurez compris ? » Estomaqué, Christian bafouilla : « Vous ne sauriez me faire un plus grand honneur, Monsieur. » Il n'en croyait pas ses oreilles, mais Pierre-Yves coupa court à un excès de remerciements qui l'aurait mis mal à l'aise : « Alors, faites-le. Mais écoutez-moi bien, et pesez mes mots : si vous réussissez, à vous les honneurs. Mais si vous échouez, votre carrière ici, peut-être même dans le monde de la publicité, sera... terminée. »

Christian se leva avec une énergie symbolisant son entrée de plein pied dans le défi, salua son chef et sortit. Il passa le torse bombé devant la secrétaire, s'enferma dans son bureau et s'offrit quelques minutes pour humer le nouvel air qui y régnait. À n'en pas douter, tout était à sa place.

Fixant les immeubles qui faisaient face à sa fenêtre, de l'autre côté de la rue, Pierre-Yves susurra : « Avoir survécu à deux guerres pour entendre des conneries pareilles... participer à repousser la mort ! Le pire, c'est qu'il pourrait bien avoir raison, ce morveux... suis probablement trop vieux, une sorte de dinosaure... j'ai passé l'âge de ces conneries ! »

Chapitre 3

Septembre 2013

Le vieux monsieur a un projet...

Sarah avait toujours détesté les hôpitaux : à plus de soixante ans, elle avait une santé de fer, et comptait bien ne jamais les fréquenter. Mais il lui avait été impossible de résister à la demande qu'elle avait reçue, avec stupéfaction.

Elle frappa à la porte de la chambre 14, puis s'excusa en découvrant que deux docteurs semblaient en conciliabule avec le malade : « Je vais attendre dehors.

- Non, je vous en prie, nous avons fini, répondit un des médecins, c'est nous qui allons vous laisser. »

En passant devant elle, l'autre lâcha, comme pour se défouler : « De toute façon, nous ne servons à rien, ici. Vous êtes de la famille ?

- Non, je suis une amie.

- Ah ? Je ne pensais pas qu'il puisse avoir des amis !

- Et si vous vous occupiez de vos fesses ? » lança le malade.

Les médecins ayant fermé la porte derrière eux, Sarah s'avança vers le malade : « Bonjour, Jean. Je ne te demande pas comment tu vas ?

- Je préfère éviter d'en parler, en effet.

- Tu leur en fais baver, hein ?

- Je crois bien que oui. Alors, tu es venue...

- Évidemment... comment résister...

- ... à mon charme de mourant ?

- Non, à la simple idée de te voir.

- Et ? Cela te fait du bien ? Tu y trouves du plaisir ? Une vengeance, peut-être ?

- Tu sais bien que non. Tu m'as fait souffrir, c'est entendu. J'ai souffert dans ma chair... puis tu m'as traitée comme une moins que rien. Mais c'était il y a treize ans...

- Alors, pourquoi es-tu là ?

- Pour te dire que je te pardonne, justement, même si tu ne m'en as jamais fait la demande, et que tu t'en contrefous probablement. Mais c'est important pour moi, cela m'allège. Et puis, quand même... je te rappelle que c'est toi qui m'as demandé de venir. Alors ?

- C'est vrai. J'ai une demande à te faire.

- Dis toujours.

- Je voudrais que tu ailles chez moi discrètement, et que tu me ramènes un certain objet.

- Quel mystère... un pistolet automatique avec silencieux ? Tu te prends pour James Bond ?

- Je ne peux pas tout t'expliquer, ce ne serait pas un cadeau. Mais sache que c'est très important, et pas uniquement pour moi. L'objet en question est simplement un dictaphone.

- Bon... je n'en saurai manifestement pas plus. Et puis-je te demander pourquoi tu as pensé à moi, après si longtemps ?

- Question légitime. J'ai fait un vaste tour d'horizon, et en suis arrivé à la conclusion que tu étais la personne en qui je pouvais avoir le plus confiance.

- Allons bon ! Et pourquoi donc ?

- C'est simple : tu es une de celles que j'ai fait le plus souffrir. J'ai été tellement salaud avec toi, que tu ne pourrais pas envisager de me faire du mal.

- Ah ? Tu peux décoder ?

- C'est ce qu'on appelle le *syndrome de Stockholm* : la victime se prend d'affection pour son bourreau. Cela a fonctionné à la fin de notre relation, et même vingt ans après, je suis sûr que c'est encore actif en toi.

- Toujours aussi intelligent et manipulateur...

- Peut-être, mais franc.

- Humm... c'est vrai qu'avec toi, pas de surprise : tu es ce dont tu as l'air ! Ce qui ne t'a jamais empêché d'obtenir ce que tu voulais, de qui tu voulais... jusqu'au moment où tu en décidais autrement... et là, tu jetais les gens comme des vieilles chaussettes. Pas de ronds de jambes, pas de fioritures : du travail net et sans bavures !

- Tu sais bien qu'avec toi, ça a été différent. Mais avançons. L'autre raison, la plus importante, c'est que tu es honnête, et n'essaieras pas de profiter de la situation, contrairement à la majeure partie des courtisans qui se disent être mes proches.

- Très flattée... dois-je entendre dans tes aveux, Monsieur le salaud, un début d'excuses ?

- Si tu veux.

- Oui, l'idée me plaît assez. Je te ramènerai ton dictaphone sacré dès que possible, demain ou après-demain.

- Merci. Maintenant excuse-moi, je ressens une grande fatigue...

- J'ai compris, j'y vais. À très bientôt.

- Sarah ?

- Oui ?

- Merci, très sincèrement. Et surtout...

- Surtout ?

- Sois discrète... et fais attention à toi ! »